

N° 1 MAI 2018



BOULEVARTMAG

L'équipe BoulevArt



Photo : Angharad Monnier

De gauche à droite debout : Abel Zuchuat (Assistant), Alexandre Gattignolo (Assistant), Brian Aubert (Président/Sélectionneur en chef), Muriel Salamin (Responsable Communication), Giulia Leemann (Responsable Événements), Benjamin Davis (Secrétaire). Squat : Massimo Monnier (Trésorier/Co-sélectionneur en chef), Matteo Cirri (Graphiste).

Edito

Après des mois de sueur productive, le premier numéro de BoulevArt Mag voit enfin le jour ! Honnête, dénué de toute extravagance, il incarne le but de l'association BoulevArt : mettre en avant l'ébullition créatrice des étudiants du campus UNIL-EPFL. Nous avons eu la chance d'avoir été contactés par de nombreux artistes d'horizons différentes, ce qui nous a permis de vous offrir, chères lectrices et chers lecteurs, un large spectre de productions artistiques. Hétérogènes, certes, mais motivées par une philosophie : le partage de l'art. Laissez-vous balader page par page, vitrine après vitrine, sur le Boulevard de l'Art.

La survie de ce magazine est dans les mains des étudiants et nous avons été très touchés par leur engagement, la preuve : le deuxième numéro est déjà en préparation. Mille mercis !

Président de BoulevArt
Brian Aubert

Table des Matières

<i>Les dessins hyperréalistes d'Emma Rietsch</i>	4
<i>Un collage signé Léa Michard</i>	5
<i>Interview du metteur en scène des Polyssons</i>	6-7
<i>Un voyage en Iran avec Selma Meuli</i>	8-9
<i>Un nouvel espace éclairé par une critique d'art</i>	10-11
<i>Interview de la chanteuse Dominique Hunziker</i>	12-13
<i>Un (sérieux) écrit académique sur Jeff Koons</i>	14-15
<i>Les coulisses du Procès d'Horace (interview)</i>	16-17
<i>La fantaisie serpentine de Maëlle Perrier</i>	18
<i>YOU BE THE ARTIST</i>	19

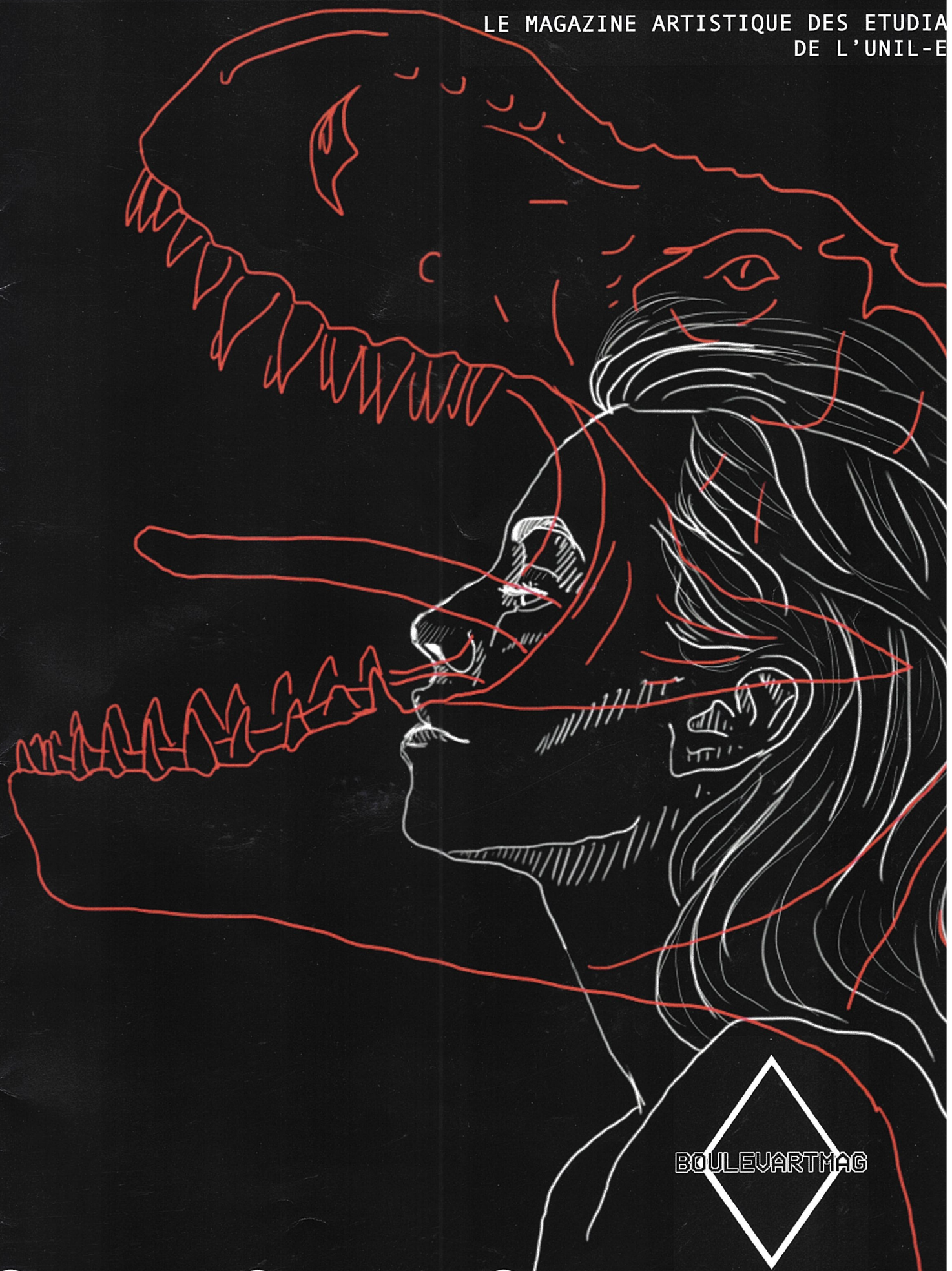
Graphisme : Matteo Cirri

Mise en page : Brian Aubert et Matteo Cirri

Nous souhaitons remercier particulièrement l'Association des étudiants en lettres (AEL) pour son soutien.

BOULEVARTMAG

LE MAGAZINE ARTISTIQUE DES ETUDIANTS
DE L'UNIL-E



BOULEVARTMAG



BoulevArt Mag



@boulevartmag

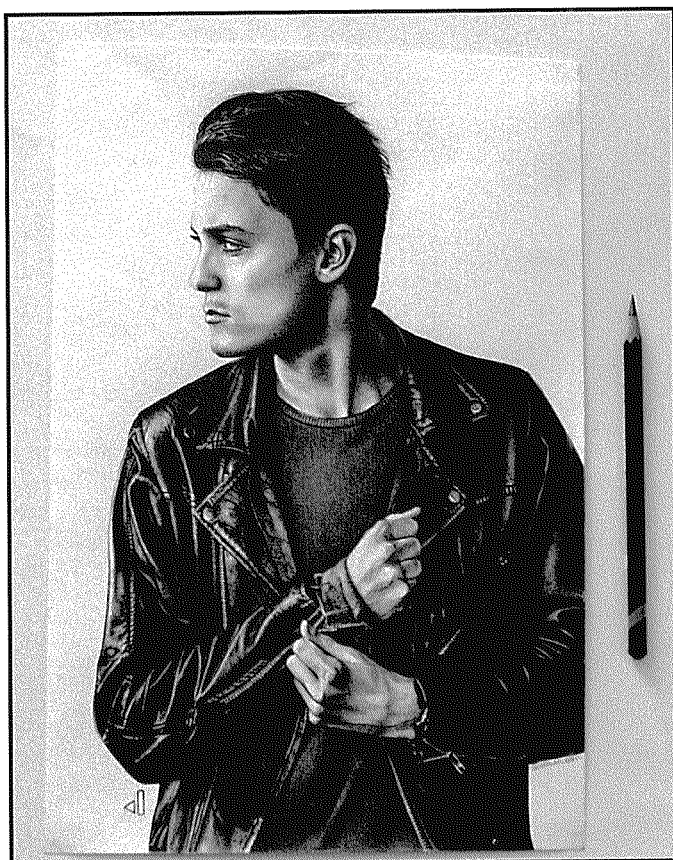
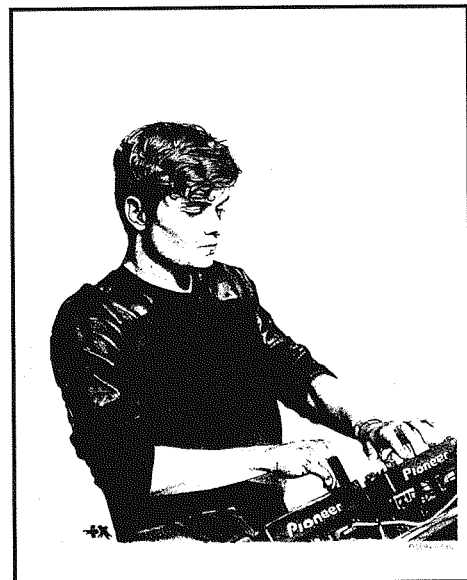


boulevart @asso-unil.ch

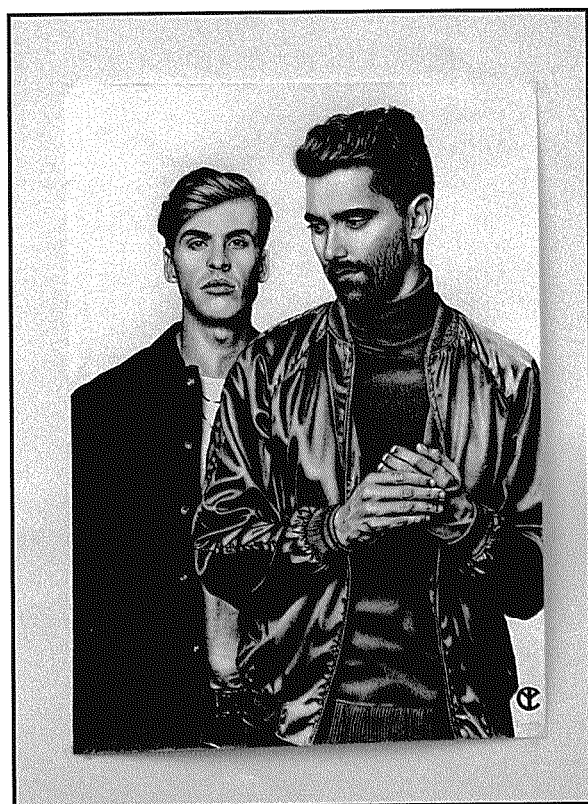
Emma Rietsch

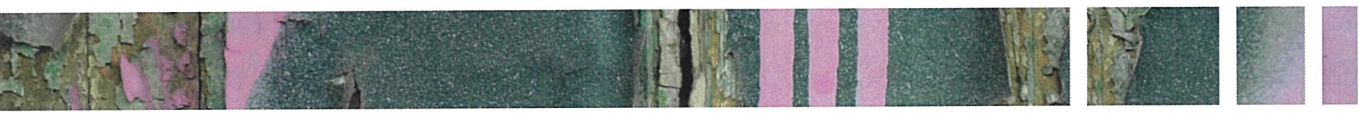
étudiante en histoire de l'art

J'ai toujours aimé dessiner, mais je me suis sérieusement mise aux portraits il y a trois ans maintenant. J'avais envie de combiner mes deux passions : le dessin et la musique électronique, et c'est de cette façon que j'en suis venue à faire des portraits de mes DJs préférés. Même si j'ai encore du chemin à faire, mon but est de reproduire le plus exactement possible chaque détail que je peux voir sur une photo pour que le tout soit hyperréaliste. Ça peut paraître très conventionnel comme méthode, mais c'est ma façon de m'exprimer. Je suis perfectionniste et ai besoin de passer entre 40 et 50 heures derrière un portrait pour être satisfaite. Les habits sont toujours ce que je trouve le plus intéressant à travailler ; il faut à chaque fois trouver de nouvelles méthodes pour dessiner les tissus, parce qu'il n'y aura jamais les mêmes matières, les mêmes plis de vêtements, les mêmes ombres sur deux portraits différents. Je dessine toujours au crayon et en noir et blanc, car c'est ce qui me permet de rendre des contrastes forts et donc réalistes, mais le matériel ne fait pas tout, le plus important pour moi reste la patience et la persévérance ! :-)

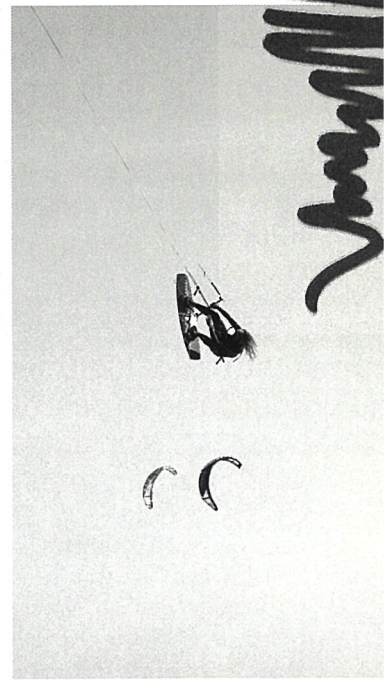
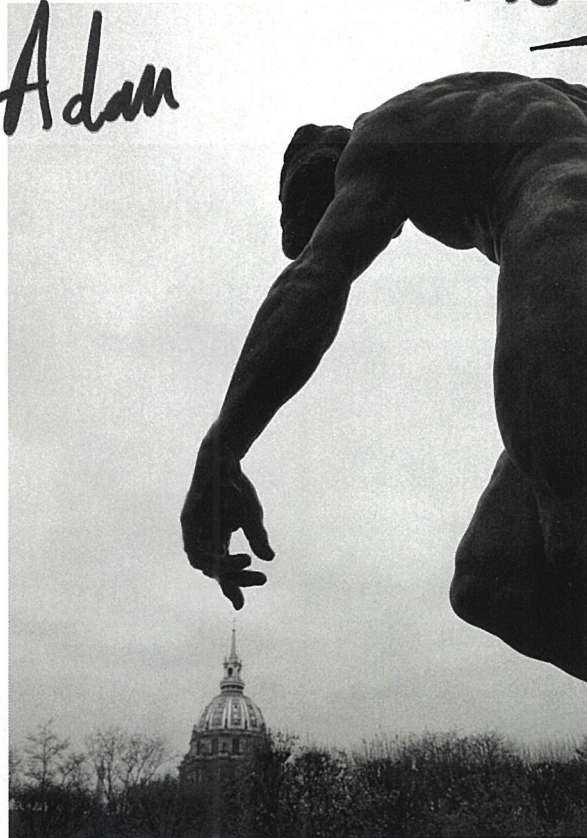
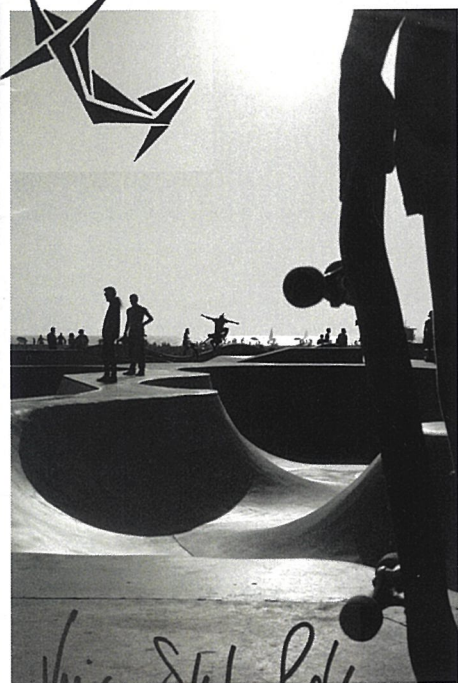


@emmartsch

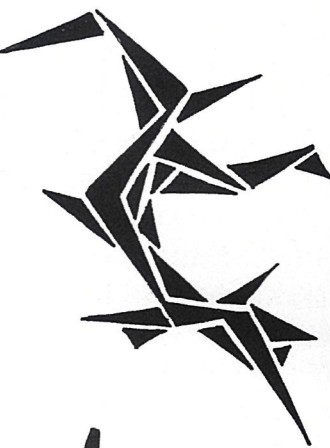




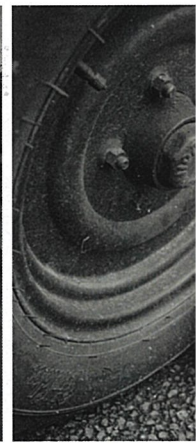
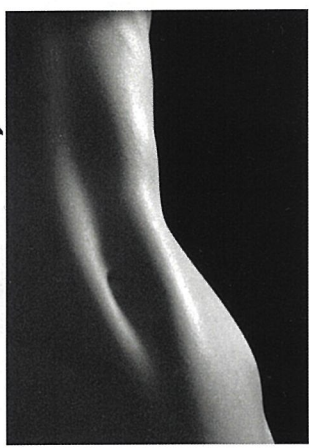
*Chambre de Rodin
Adam*



Venice Skate Park

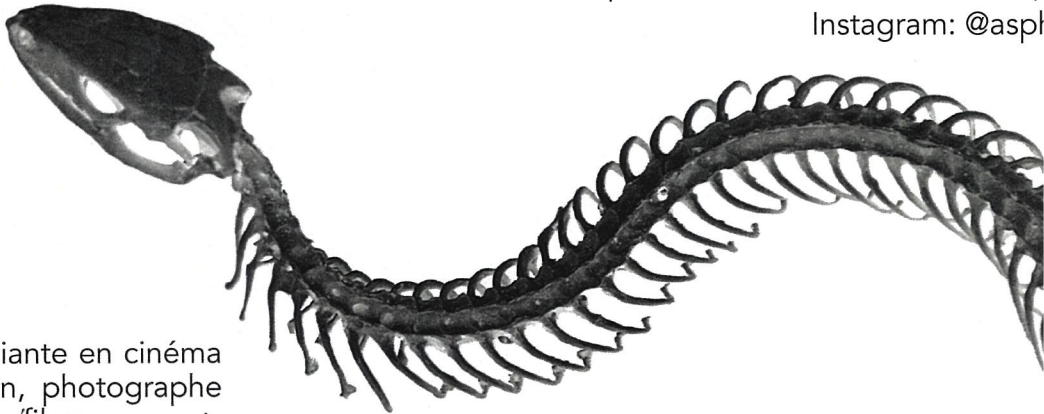


Grffiti Street art



ASPL 96

<https://leamichard.wixsite.com/aspl>
Instagram: @aspl



Lea, 21 ans. Aujourd'hui, étudiante en cinéma et littérature anglaise. Demain, photographe de plateau sur les tournages de films.

lea richard

L'Importance d'être Constant par Les Polyssons

Une interview du (très) jeune Antoine Klotz

QUI ES-TU ET QUEL EST TON PARCOURS ?

Je suis Antoine Klotz, j'ai 18 ans, je suis metteur en scène de la troupe des Polyssons à l'EPFL. C'est la 7ème année que je fais du théâtre et j'ai commencé au collège.

POURRAIS-TU NOUS DONNER DEUX QUALITÉS ET DEUX DÉFAUTS ?

Pour les défauts d'abord, je travaille beaucoup sous pression, je procrastine beaucoup, mais ça marche plutôt bien même si je sais très bien qu'un jour ça ne va pas marcher et que je serai dans la m****. Mon autre défaut c'est que je suis assez têtu dans mes idées, si j'ai une idée, je ne vais pas la lâcher donc j'ai de la peine à m'ouvrir aux idées des autres. Pour ce qui est de mes qualités, je pense bien savoir travailler en équipe. J'essaie de faire plaisir aux autres. Je ne vais jamais dire aux autres que ce qu'ils font c'est mauvais, je veux développer les qualités des gens autour de moi. Je pense aussi être un mec sympa et je pense que travailler avec moi ne doit pas être trop embêtant parce que j'essaie de prendre le maximum de responsabilités sur moi d'un coup, comme ça les autres peuvent se concentrer sur leur jeu.

QU'EST-CE QUI T'A AMENÉ À AIMER LE THÉÂTRE ET QUEL EST TON PARCOURS ?

Je suis venu au théâtre car je n'aimais pas le sport. Au collège, on avait ce qu'on appelle les camps de volée qui sont principalement des camps de sport, mais cette année-là il y a eu un camp de théâtre et comme je n'aime pas trop le sport, j'ai pris le théâtre. J'avais déjà vu quelques pièces mais je n'en avais jamais vraiment monté. On a donc monté une pièce en une semaine, il y avait une bonne ambiance, donc c'était cool.

Ensuite j'ai continué le théâtre au collège. Il se trouve que j'ai toujours eu l'air plus vieux, donc on me donnait les rôles plus âgés, donc ceux qui ont plus de texte, donc les personnages principaux en

général. Puis, on a fait la comédie musicale Grease et il se trouve que j'ai joué le seul personnage qui ne chante et ne danse pas. Au gymnase de la cité, on avait une troupe de théâtre et on a monté des petites scènes autour du thème de l'enfer. Mais le metteur en scène était humainement disons, compliqué à gérer. Il donnait une instruction et la semaine d'après il changeait. Ça a duré une petite année et après j'ai fait une pause dans le théâtre, parce que j'avais un peu galéré ma première de gymnase.

« Je réalise quand même un de mes rêves alors que je n'ai que 18 ans et c'est assez énorme pour moi.

Je suis revenu au théâtre en troisième année parce que j'avais comme un manque. C'était comme si tu te lèves le matin et tu te dis mon seul but dans la journée c'est d'aller au gymnase et avoir des notes pas trop dégueulées » et tu te dis que ce n'est pas une vie. Je suis retourné au théâtre et j'ai découvert la troupe du Dossier K à l'UNIL grâce à un ami de longue date. J'étais le seul mineur et gymnasien et c'était un peu le running gag pendant toute l'année. Cette année-là, on a fait Peter Pan et j'ai adoré l'esprit de groupe qu'on avait.

Après, j'ai rejoint une autre troupe à la Cité qui s'appelle Le Grenier mélangeant chant et théâtre. Ensuite, le prof qui faisait ça nous a demandé de venir faire la première partie d'un chœur, une heure de sketch et de théâtre. C'était la première fois que j'ai été payé pour ça et je crois que je n'en me suis jamais autant lourdé sur scène. En même temps, j'avais rejoint une troupe en anglais, j'avais trouvé l'annonce sur Facebook un peu comme ça et j'ai passé l'audition à ma grande surprise. Je crois qu'ils avaient besoin de jeunes. Au début j'avais vraiment galéré car c'était tous des bilingues en anglais. Au final, ça s'est très bien passé.

COMMENT EN ES-TU ARRIVÉ À FAIRE « L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT » ?

Ça faisait depuis juillet que j'étais dans la troupe anglophone et depuis juin que je faisais ce projet avec le chœur. Du coup, je me suis dit que ma session d'automne était bouclée. Mais en même temps, je m'étais dit que j'aurais bien aimé monter « Le diner de con », pièce de Francis Veber qui est quand même vachement cool. Donc, pendant juin, j'ai fait bénévolat au festival de La Cité et là j'ai rencontré Suzanne qui est la metteuse en scène des Catalysts et qui avait fait plusieurs mises en scène. Elle m'a donné deux-trois ficelles pour savoir comment approcher un théâtre. C'est grâce à Suzanne que j'ai eu l'assurance de me dire « je peux monter une pièce ». Donc, j'avais déjà l'idée depuis août 2017 et je voulais faire la pièce en septembre 2019.

Ensuite, on a fait l'assemblée du Dossier K et j'ai appris que Les Polyssons n'existaient plus, il n'y avait plus de metteur en scène et plus d'acteurs. Il restait un nom et de l'argent et c'est un peu ce dont j'avais besoin pour monter ma pièce. J'ai donc pu proposer le projet au Dossier K et récupérer 5 personnes, ce qui était énorme pour moi, je pensais me prendre un gros vent. D'ailleurs, il se trouve que dans les Polyssons je suis plus jeune que tous mes comédiens. Mais quand je me suis renseigné sur les droits du « diner de con » j'ai appris qu'ils n'étaient pas disponibles du tout. Il a donc fallu trouver une pièce en urgence parce que j'ai appris ça mi-novembre et j'étais un peu en stress parce que c'était au milieu de mes deux autres spectacles. J'ai donc dû trouver une nouvelle pièce et une amie m'a conseillé « L'Importance d'être Constant » et ça allait parfaitement avec le nombre de comédiens. Je voulais tout de même garder une pièce dans un style belles lettres parce que la troupe avait quand même une réputation de théâtre classique. Donc, Oscar Wilde marchait vachement bien car il a une certaine réputation. J'ai proposé ça à mes comédiens et ils n'étaient pas tous chauds au début et les autres avaient voté pour des autres pièces, mais les droits étaient trop chers ou il y avait d'autres problèmes, donc j'ai un peu imposé mon choix en leur incitant à voter.

QU'EST-CE QUE TU VOULAIS TRANSMETTRE À TRAVERS LA PIÈCE ?

J'avais envie de changer la réputation et revenir à un théâtre accessible. Donc, la mise en scène était vraiment très sobre. En plus, c'est mon premier projet donc je n'ai pas eu envie de faire une pièce trop ambitieuse. Je voulais vraiment me concentrer sur le jeu des comédiens, un décor nécessaire et tout ce qu'on rajouterait serait pour l'humour et le texte. Je voulais revenir à un théâtre où le plus important c'est le jeu des comédiens. J'ai juste dû changer le lieu, tout faire dans un jardin et on a dû supprimer quelques phrases vraiment sexistes. Je trouve que ça ne sert pas à grand-chose dans la pièce, ce n'est pas très drôle, ça fait un peu bâché. Ça ne se fait plus du tout.

EST-CE QUE TU AS QUELQUE CHOSE À DIRE, UN MESSAGE À FAIRE PASSER ?

À ceux qui ont eu peur de la réputation des Polyssons, je leur conseille de venir l'année prochaine. On va essayer de faire des pièces qui parlent plus aux gens. Ne pas se laisser intimider par le nom des Polyssons. Ce n'est pas du théâtre contemporain pour l'instant et si on le fait ça sera mieux fait. On veut vraiment rendre ça plus accessible.

DU COUP C'EST PARTI POUR LONGTEMPS DE TON CÔTÉ ?

« Je ne veux pas forcément monopoliser Les Polyssons. Mais j'avais un projet. On a une session de avril-mai très chargée avec les sessions du PET plus le Féculé ce qui fait, qu'avec le théâtre, le printemps est chargé. Mais tout le reste de l'année, il n'y a pas grand-chose. Du coup, j'aimerais bien lancer des projets. Le projet le plus concret et réfléchi serait d'avoir des soirées où n'importe qui peut venir proposer un extrait qui lui plait mais qui n'a jamais pu rejoindre une troupe et jouer dans une bonne ambiance où personne ne te juge. Un peu un open mic du théâtre une fois par semestre.

Retrouvez l'interview accompagné d'images de la pièce sur notre site internet.

Selma Meuli

21 ans, de Bienne, études en Histoire de l'Art, Philosophie et Sciences Politiques à l'UNIL, première année de Bachelor.

Travaux faits dans le cadre de l'année propédeutique en Art et Design à l'école d'Arts Visuels Berne et Bienne à Bienne.

Les travaux présentés ici sont issus d'un voyage en Iran en automne 2016. Me retrouvant pour la première fois dans un pays de culture orientale, j'ai été fascinée par l'utilisation quotidienne des tapis dans la vie des habitants. Que ce soit dans des espaces fermés ou ouverts, la multitude d'utilisations dont il faisait l'objet, ainsi que les sujets et les ornements inclus dans cet art textile m'ont passionnée.

À partir d'une impression ressentie à Yasd, que j'ai pu capturer en photo, j'ai créé une série de sérigraphies. Avec cette image, on peut s'interroger sur la manière dont se rencontrent modernité et tradition : on repère la présence des bâtiments en argile ou le tapis et les éléments issus de la modernité telles l'infrastructure électrique, et la voiture. Le tapis est ici utilisé pour répondre à un problème concret et actuel : le réchauffement de la voiture. C'est alors précisément à travers l'utilisation de l'objet que la tradition rencontre la modernité. Ce mélange de temporalité, je l'ai recréé en utilisant dans mon travail une technique manuelle et issue d'une longue tradition pour transformer une image numérique.



sans titre, vue d'exposition, cyanotypie sur coton, 272 x 182 cm, 2017

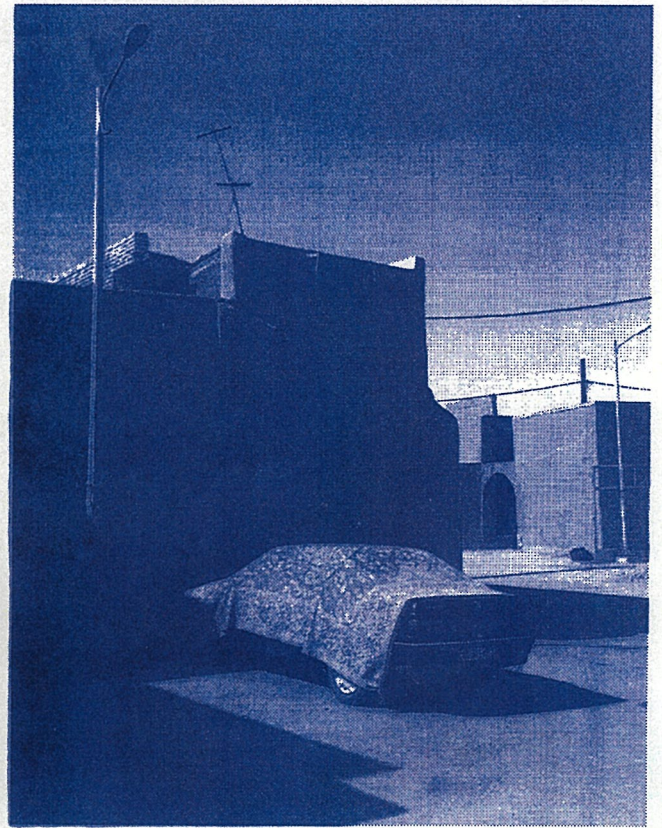
Dans un second temps, toujours inspiré par ce voyage, je me suis intéressée à l'iconographie des tapis perses. Je me suis focalisée sur la représentation du paradis sur les tapis, le paradis constituant un thème important dans le monde musulman.

Reprenant des éléments structurels du langage des tapis, j'ai essayé de représenter visuellement à quoi pourraient ressembler les fantaisies paradisiaques modernes de ma culture européenne. Détachée de toute idée religieuse ou autre programme visuel, j'ai collectionné des éléments qui, pour moi et d'autres personnes, représentent un monde uni et harmonieux. À travers mes recherches, j'ai constaté que dans mon entourage l'idée du paradis était davantage liée à des concepts philosophiques qu'à des visions concrètes. Le produit final fait beaucoup de parallèles avec la nature et la destruction de ce que nous est le plus cher, thématiques que je connais notamment des représentations du paradis dans la culture chrétienne.

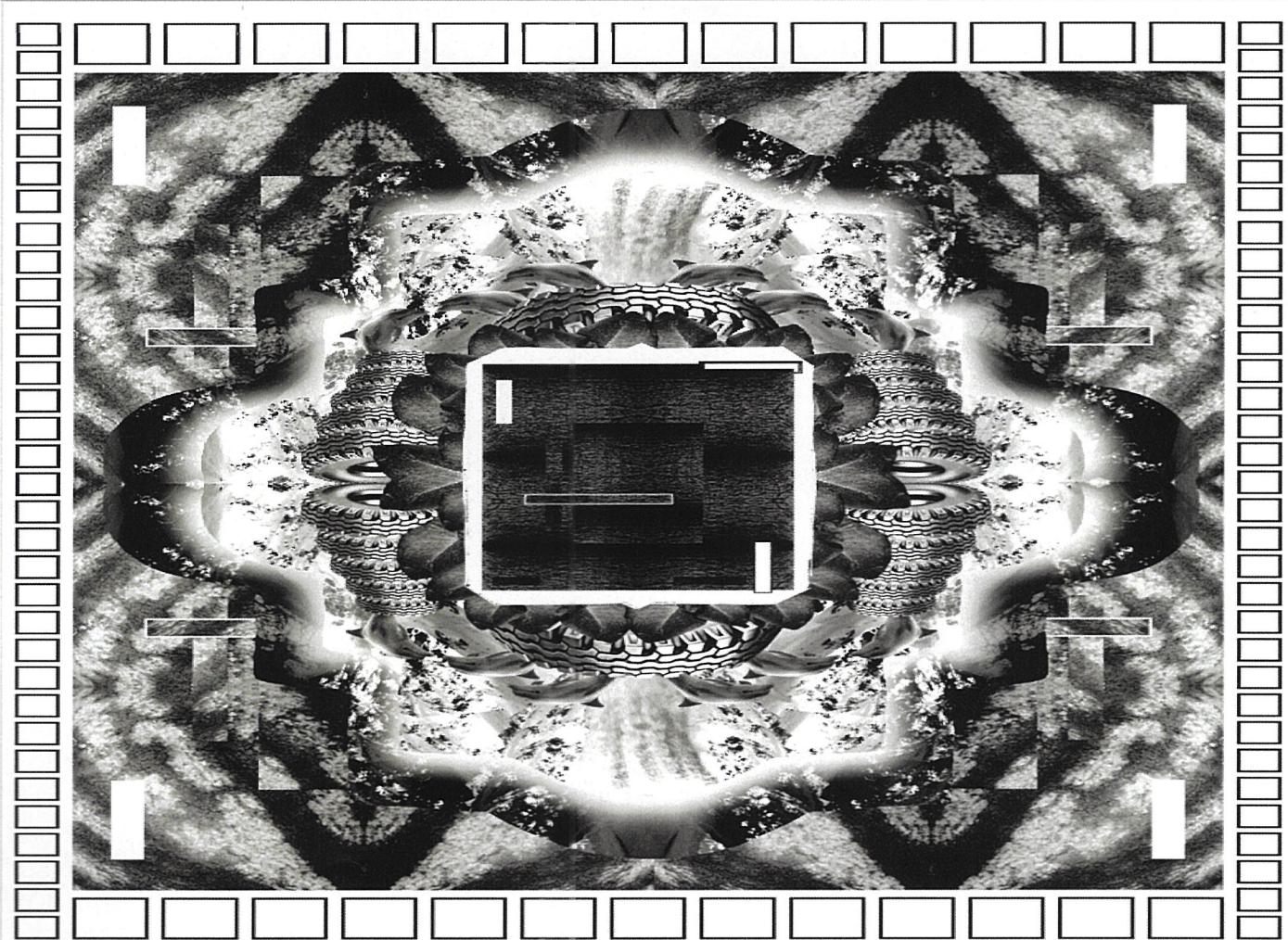
page de droite, en-bas
sans titre, collage digital, 2017



Irani car, photographie digitale, 2016



Irani car blue, sérigraphie, gouache sur papier, 2017



La Poudreuse en mars

Une critique d'art d'Alexandre Gattignolo, étudiant en deuxième année de Bachelor à la section d'Histoire de l'art de l'UNIL

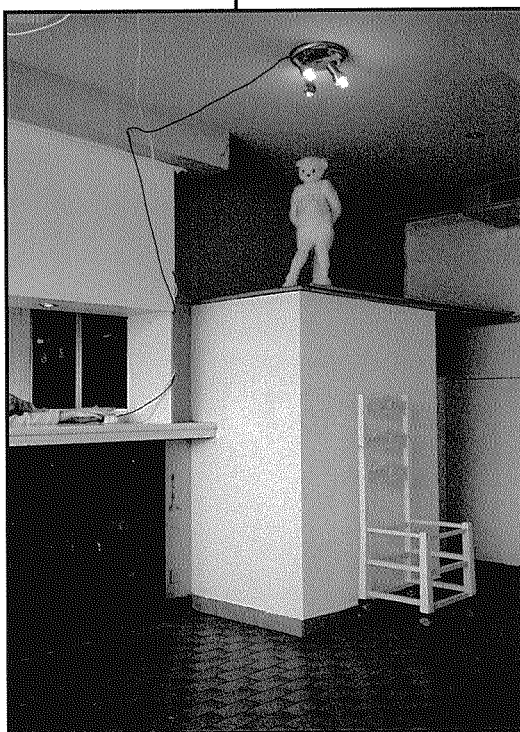
La Poudreuse en mars est une exposition intéressante sur plusieurs points. Tout d'abord, ontologiquement, l'exposition présente une dimension qui se distingue de toute autre : un nihilisme volontaire. Derrière ces termes quelque peu barbares se cache en fait une idée très simple, celle de ne pas influencer le visiteur. En effet, aucune indication ni notification ne permettent au visiteur de savoir sur quoi il va tomber, l'idée que les étiquettes ne doivent pas influencer ni orienter le spectateur est intrinsèquement liée à l'essence même de l'exposition. C'est alors sans appréhension aucune que je me suis lancé dans cette espace d'exposition si particulier. Très « cosy » et, ma foi, fort bien caché, ce petit espace nommé sobrement *Le Terminus* est situé dans un squat à proximité de la gare. L'exposition présente une étonnante variété de médium artistique, allant de la peinture à la sculpture jusqu'au design.

Il est d'autant plus étonnant que les œuvres possèdent une connivence entre elles. Effectivement, plusieurs thématiques se retrouvent entre les objets. Nous y reviendrons, bien entendu.

Commençons donc par la sculpture de chat anthropomorphe qui trône au-dessus de l'exposition. Cette dernière juge l'art comme l'homme jugerait l'art, l'on pourrait également voir, dans cette sculpture, un jugement non pas fait à l'art mais un jugement posé sur l'homme lui-même. J'ai trouvé cette dimension introspective sur notre condition tout à fait pertinente dans la mesure où cette sculpture prend la forme d'une créature humanoïde. Ce raisonnement pose une question qui, hélas, ne trouvera pas réponse dans la

présente critique : L'art a-t-il donc atteint le point où il composerait directement avec la critique ? Par ailleurs, son artiste Marga Dewarrat s'est inspirée de la peinture Sin comme critique d'art du peintre allemand Gabriel von Max, issu de l'école de Munich. L'artiste elle-même puise son inspiration d'internet mêmes issus de sites tel que 9G2

L'œuvre suivante est un objet design de l'artiste Charly Mirambeau. De prime abord, ce qui est particulier avec cette pièce design est le fait que c'est un chaise... qui ne sert à rien. On ne peut s'asseoir dessus et cela provoque un sentiment de frustration. De surcroît, l'œuvre présente également une désacralisation de la chaise comme objet courant de notre société. Cette dernière possède également des chaussettes à ses pieds (changeant à chaque exposition) qui sont accordées avec celles de l'artiste.



Nous avons donc ici une symbiose entre l'art et son créateur. Le fait que l'on ne peut juger l'art sans juger son créateur est alors l'idée contemporaine qui consiste à distancer l'œuvre de l'artiste de l'homme. Une sorte de corporalité qui organique est opérée par l'artiste sur sa production.

Si l'on s'attarde sur l'œuvre suivante, toujours produite par Charly Mirambeau hormis le changement de médium, nous retrouvons des thématiques

communes à son œuvre précédente. La toile présente les inscriptions *i do feel great*, littéralement, je ne me sens pas bien. L'artiste s'est dit fortement actif sur la plateforme sociale Twitter depuis 20

et c'est cette dernière qui lui inspirera cette peinture. Il me confessera durant ma visite de l'exposition que cette sensation de malaise découle d'un sentiment très noble, à mon sens, qui est l'empathie. En effet, partager le malheur d'autrui sur Twitter lui conférait à la fois une sensation de mal-être mais aussi une sensation de plénitude. Personnellement, cette œuvre est celle qui a le plus retenu mon attention. Non pas pour la dimension empathique mais pour sa cohérence avec le précédent objet design. La cohérence se trouve être thématique car elle reprend la frustration de la chaise. Ce qui me donne cette sensation est la présence du rictus qui semble être le pinacle de ce sentiment.

L'œuvre successive est produite par Hannah Rochereau, elle se trouve à même le sol et prend la forme d'un disque. C'est une œuvre qui se distingue des autres de par son médium. En effet, c'est une pièce de poterie surmontée d'une paire de lavande « cuite » au four. Nous avons donc des motifs alimentaires qui lui donnent un aspect comestible. Le disque nous rappelle un macaron avec sa lavande en garniture. De même pour l'autre œuvre d'Hannah Rochereau qui prend la forme d'un couple de cylindre au cœur tendre enrobé de crème.

Un autre fait intéressant, nous retrouvons dans ces deux œuvres une thématique abordée en début d'article : la frustration. En effet, il fut très dur pour un gourmand comme moi de ne pas ressentir une certaine frustration face à telles pâtisseries sans pouvoir en croquer ne serait-ce qu'un morceau. Le choix de médium aussi est intéressant car il est très difficile d'imiter des matières aussi liquides que de la pâte glacée ou de la crème.

La dernière œuvre de l'exposition est une toile de Charly Mirambeau aux matériaux très organiques. La toile dispose d'une composition très conceptuelle et abstraite. Les motifs présents peuvent être retrouvés sur les chaussettes de l'artiste et sur celles de la chaise. De surcroit, les motifs sont également similaires entre

presque toutes les œuvres de l'exposition.

En somme, c'est cette dimension de conjonction thématique entre les œuvres qui rend l'exposition vraiment très intéressante. Toutes les œuvres présentent une connivence et une cohérence entre elles. Elles sont toutes différentes, d'un médium différent et placées aux quatre coins de l'espace afin de renforcer l'individualité des œuvres. Néanmoins, elles conservent une cohérence thématique et stylistique : le fait que l'on ne puisse voir ce que fait de ses mains, le chat engendre la même sensation de frustration que celle provoquée par la chaise inutilisable, de même pour les formes sur les chaussettes identiques à celles présentes sur les œuvres. Tous ces éléments, mêlés au fait que ces trois jeunes artistes ne se connaissaient pas avant l'exposition, donne à l'espace une homogénéité mais aussi une puissance surprenante et inattendue.



Photos par Tamarine Schreiber

3 Rue du Terminus, Renens

@ter_mi_nus

L'ange à la voix douce et poétique

Une interview de Dominique Hunziker

@dominique.hunziker

*Nous avons rencontré la chanteuse suisse-guatemaltèque Dominique Hunziker suite à son concert au festival Féculé le 26 avril. L'étudiante en histoire de l'art et philosophie a été admise en Bachelor de chant et de guitare à l'Université de Lausanne ainsi que « Creative Performer » de Musiques Actuelles. Elle nous raconte son processus de création et nous éclaire sur son tout premier EP : *De Profundidades* composé de chansons en espagnol, français et anglais.*



« Dans ma tête,
j'ai toujours
des films qui se
passent quand je
chante. »

LE PROCESSUS DE CRÉATION DES CHANSONS

Au tout début, c'était une approche très réaliste, dans le sens où j'écrivais un peu n'importe quoi et j'essayais de construire avec, soit de développer ce que j'avais écrit à prime abord, soit de le laisser comme il était. Je partais des fragments d'un seul mot que je voulais insérer dans une chanson et j'essayais de construire quelque chose qui donne du sens. Mon objectif est de pouvoir raconter des histoires, mais c'est très complexe car il faut prendre en compte beaucoup de choses et il faut être très synthétique et aller droit au but. Alors, pour l'instant je pense que mes chansons sont des poèmes qui peuvent être interprétés de différentes manières. Pour ces poèmes, je m'inspire de mes expériences, parfois mystiques (rêves), comme les rêves, ou juste des moments de ma vie que je veux vraiment cristalliser pour m'en souvenir après... et mon but est de représenter mon intérieur de manière honnête sans beaucoup de filtre.

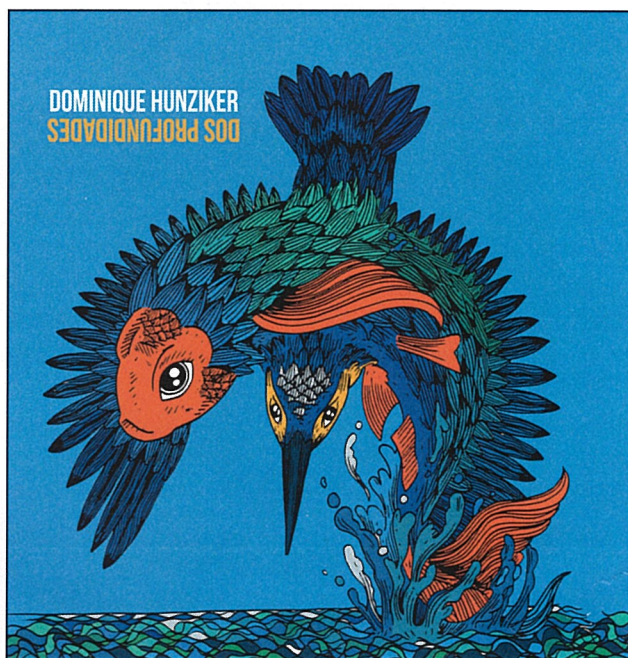
Photo prise par Ernesto Marino à l'Abejorro (Guatemala), lors du vernissage de l'album.

À PROPOS DE LA COUVERTURE DE L'EP

C'est un dessin qu'on a conçu à partir d'une chanson qui s'appelle Point d'inflexion. Cette chanson représente ma conception philosophique de l'époque : comment je concevais le monde, c'est-à-dire deux réalités qui étaient juste séparées par un point d'inflexion qui montrait que ces deux réalités n'en étaient qu'une seule, mais manifestée de différentes manières ou perçue différemment. Cette conception pouvait s'appliquer à la vie et à la mort, à l'esprit et à la matière... On a voulu faire le dessin à partir de cette chanson car c'est celle qui unissait le reste des chansons pour que tout tienne ensemble. La créature qui est dessinée est un poisson hybride avec un oiseau et c'est une créature qui peut voyager entre ces deux profondeurs (ces deux réalités) : l'air et l'eau, mais ça peut être autre chose selon chacun. J'ai toujours associé l'eau avec les émotions et l'air avec les idées, donc c'est aussi en relation à cela : les chansons qui sont dans ce CD rendent compte de ma fantaisie et de mes idées mais aussi de ma réalité émotionnelle.

LA GENÈSE DU PROJET ET LE PROCHAIN

C'était une opportunité que j'ai eue de pouvoir aller enregistrer mes chansons chez une artiste guatémaltèque très connue [Gaby Moreno] ; elle m'a ouvert les portes alors je suis allée avec le projet d'enregistrer quatre morceaux pour faire un petit EP et, du coup, j'allais choisir celles qui étaient le plus au point. Mais arrivée là, on a eu plus de temps pour enregistrer. Du coup, on a enregistré huit morceaux. Ces huit morceaux ont été choisis principalement par pertinence sentimentale : ceux qui étaient le plus proches de mon cœur ou ceux qui étaient le plus aboutis. Donc, ils n'ont pas vraiment de relation entre eux et c'est pour ça que j'ai voulu leur donner une certaine unité avec cet oiseau-poisson qui pouvait être présent dans tous mes univers. C'est pourquoi cet ensemble de chansons est assez hétérogène mais elles ont le point commun d'être mes premières chansons et de faire partie d'une étape créative. C'est un arrêt sur image du moment dans lequel j'étais : où je me situais techniquement dans la musique, intellectuellement avec mes conceptions philosophiques, et émotionnellement avec mes chansons d'amour [...]. C'était très inattendu de faire ce CD et j'aimerais que mon prochain CD parte d'un concept à partir duquel construire le CD, que ce soit dans l'ordre des chansons ou à partir de la création de chaque morceau.

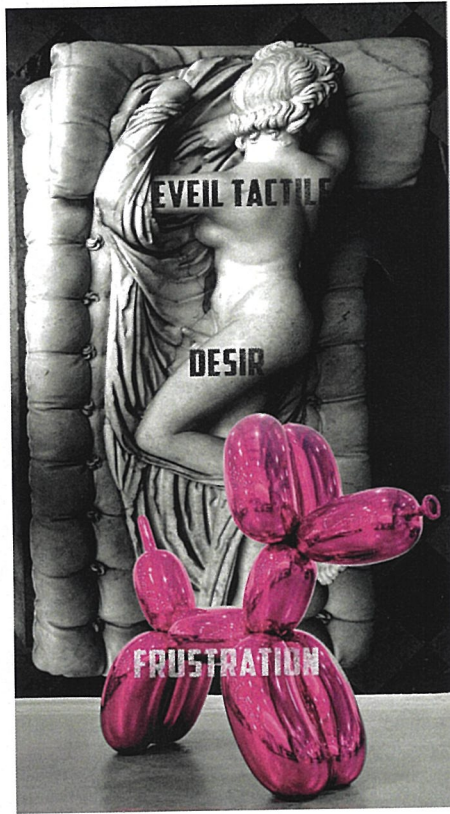


Retrouvez l'entièreté de l'interview sur notre site internet.

Illustration de la couverture : Leke García
Mise en couleurs : Claudia Armas

Jeff Koons et la *Morbidezza* : la survivance d'un paradigme

Un écrit académique d'Abel Zuchuat



Premièrement, je tiens à clarifier ici mes intentions d'écrire sur Jeff Koons, tant l'artiste est si souvent mal apprécié de la sphère qui s'éloigne un tantinet soit peu de l'amateurisme et tant il sera peut-être trop subversif, aux yeux de ceux qui risqueraient une syncope, de me voir comparer son œuvre à celle des grands de l'histoire de l'art. Je commencerais par rapporter le jugement, simpliste mais percutant, du philosophe et historien de l'art Arthur Danto. Au début de son essai sur Koons, il avise le lecteur de la réticence accrue à laquelle font face les artistes depuis le début du modernisme ; réticence envers Koons qui seule « suffirait à prouver son importance, si l'on réfléchit à l'accueil initial que reçurent ses prédécesseurs »¹. Ensuite, pour ce qu'il s'agit de sa persona et du débat qui fait rage entre pouvoir ou non appréhender l'œuvre indépendamment de l'homme, je répondrais en disant que tant qu'un artiste n'est ni un meurtrier ni ouvertement antisémite et qu'il décide de diluer son énorme fortune au service de l'art, tant mieux pour l'art. Finalement, dans l'intention qui est la mienne ici, de m'intéresser seulement et uniquement à l'effet que me procure son œuvre en termes d'affect et essayer d'en comprendre l'origine, je citerais le philosophe et psychanalyste Pierre-Félix Guattari

pour qui « dès l'instant où l'on décide de quantifier un affect, on en perd sa dimension qualitative, son pouvoir de singularisation »², insistant qu'il ferait mieux de le traiter sous l'égide du paradigme esthétique et non scientifique. Son commentaire me sauvera donc d'une analyse trop savante sur le sujet et me permet, enfin, d'avancer mes propos sans plus avoir à me soucier des foudres d'une nébuleuse élite.

J'entreprends ici en réalité, le plus objectivement possible, de comprendre pourquoi j'aime l'œuvre de Jeff Koons. En raison de la petite mais très précieuse place qui m'est octroyée dans *Boulevard Mag*, je me focaliserais sur une des réceptions possibles de son œuvre Balloon Dog, à l'aune d'un paradigme esthétique qui semble avoir survécu aux stigmates du temps ; traité dès l'Antiquité sous la plume de Pline l'ancien, passant par les appréciations de l'œuvre du Bernin jusqu'à la morbidité, aujourd'hui, du chien en acier inoxydable de Koons : la *Morbidezza*.

« Morbidesse : (...) Les Italiens appellent morbide ce qui est délicat, souple, doux au toucher. On appelle morbidesse dans les arts ce qui semble, dans l'imitation de la nature, avoir cette délicatesse, cette mollesse que l'œuvre d'art imitable qu'offre la nature elle-même. La morbidesse se trouve surtout dans le sentiment de la chair, lorsqu'elles ont à l'œil, [...], toute la douceur qu'elles auraient au toucher dans un beau modèle vivant. »³

Ainsi sont définies ces qualités de chair liées à la douceur ; la tendresse ; la mollesse des formes des matières ; tout un ensemble de techniques qui permettent à certaines sculptures (et peintures), à travers les âges, de se voir restituées sur la surface de leur corps, le naturalisme d'une figure de chair que l'on voudrait toucher pour convaincre qu'elle est en réalité faite de pierre.

Il s'agit ici d'analyser l'effet singulier que procurent sur ses observateurs, les sculptures et peintures livrant cette « délicatesse » et « mollesse aimable qu'offre la nature elle-même ». Pour comprendre l'« intemporalité » de la *Morbidezza*, même si la liste semble difficilement exhaustive, il paraît adéquat de présenter quelques-unes de ces œuvres à travers l'histoire de

et leurs réceptions contemporaines : Dès l'Antiquité, Pline l'ancien (23 – 79 ap. J.-C.) parle déjà des effets de carnation que renvoie une statue de Céphisodote le Jeune (IVe s. av. J.-C.), « dont il est plus vrai de dire que les doigts s'enfoncent dans la chair que dans le marbre »⁴. Plus tard est fait l'éloge de la Vénus de Médicis (400 av. J.-C.), pour ses « mille agréments répandus sur les parties les plus charnues, & formés par de petits creux, par des plis de chair que cause le mouvement presque imperceptible des muscles »⁵ et du Laocoon (100 av. J.-C.) pour « ces petits filaments dont les chairs & les muscles sont tissus »⁶. Dans la période dite du Baroque, Rubens loue « la chair, la peau, les cartilages », qui « par leur qualité diaphane adoucissent (...) la dureté des contours »⁷ ; jugement personnifié par son tableau les Trois Grâces (1636-38), comme réponse critique aux Trois Grâces de Raphaël (1504-05), dont la chair est jugée trop « lisse et ferme », comparée à celle « douce et molle » traitée sous le pinceau de l'artiste flamand. Et finalement, celui qui est considéré comme le maître de la Morbidezza, dont on dit qu'il a su rendre « il marmo pieghevole », obéissant à sa main « comme s'il était fait de pâte ou de terre »⁸ : Gian Lorenzo Bernini.

Que ça soit l'étreinte familiale d'Énée portant Anchise (1618-19), les doigts de Pluton s'enfonçant littéralement dans la chair de Proserpine (1621-22) ou les mains de Daphnée se métamorphosant sous nos yeux en laurier (1622-25), le Bernin a su « ôter (...) la dureté au marbre (...), et lui a donné de la légèreté et de la transparence de sorte que l'on croit voir et toucher de la chair, en regardant et en maniant ses figures »⁹. Dans ce jugement est cristallisé l'effet que procure justement cette Morbidezza chez l'observateur : apprécier l'œuvre en la contemplant ou en la maniant signifie que la surface de la peau, dont la Morbidezza offre une allure si véridique, devient le lieu même du rapport charnel. La sensation de volupté qu'elle dégage, évocatrice d'un acte érotique, a une puissance sensuelle qui éveille chez les gens une pulsion scopique, un désir de tactilité si grand qu'il en devient dangereux : ainsi a-t-on rhabillé la nudité de la Vérité (1645-52), affranchi l'Apollon et Daphné d'une inscription moralisante ou prévu le socle du buste de Louis XIV (1665) pour mettre l'œuvre à l'abri des désirs tactiles¹⁰. Et les histoires du style, comme la Vénus de Médicis, qui a « la gloire d'avoir fait un grand nombre de conquêtes » ou encore, une des statues allégoriques du tombeau de Paul III, pour laquelle un Espagnol s'enferma dans l'église St. Pierre afin de se livrer à ses désirs libidineux¹¹, il y en a par

centaines. C'est justement cette tension créée par la Morbidezza et, avec elle, sa dangereuse puissance évocatrice, toutes deux semblant s'être conservées à travers le temps comme la survivance d'un paradigme, qui motive mon analyse du Balloon Dog de Jeff Koons, à savoir : un désir de tactilité fiché d'une frustration.

Au détriment des formes à reproduire, déjà le Bernin imitait la matière. Il en va ainsi aujourd'hui pour le néo-baroque Koons, à la différence près qu'il ne sculpte pas de ses propres mains, certes... mais je dirais plutôt ; à la différence près que ses « Remade Ready-Made » résolvent le débat du Paragone en moins de temps qu'il fallait au Bernin pour commander son bloc de marbre. La fin justifie les moyens et in fine, la même sensation m'envahit devant le Rapt de Proserpine à la Galerie Borghèse que devant le Ballon Dog au Musée Guggenheim. Les renflements des corps sont soumis à une matière tirée, pressée, écrasée, pincée. Le Bernin et Koons sont des alchimistes ; ils métamorphosent la dureté de leur matière première en une merveilleuse tendresse. D'abord, ils m'invitent, à Rome comme à Bilbao, à tourner autour de leur œuvre ; par la fourche de Pluton s'évadant du socle et le détriement de la tête de Cerbère ou par le reflet du Balloon Dog qui intègre tout l'univers qui l'entoure, y compris moi.

Ensuite, ils m'incitent, autant l'un que l'autre, à venir toucher, par leur Morbidezza rendant leur peau si véridique. Mais je ne peux pas et, quand bien même je braverais l'interdit, je me rendrais compte de la grande illusion ; je suis frustré.

Finalement, je reste là, suspendu dans le tourbillon qu'ont créés l'éveil tactile, le désir et la frustration et j'aime ça. J'aime Jeff Koons car il est le grand héritier de la Morbidezza et car je suis devant son œuvre comme un enfant devant de la pâte à modeler avec laquelle je n'ai pas le droit de jouer.

1 Arthur Danto, *Unnatural Wonder : Essays from the Gap between Art and Life*, Columbia University Press, 2007 (2005), pp. 286-302

2 Pierre-Félix Guattari, « Polysemiosis », in *The Guattari Reader*, Edited by Gary Genosko, Blackwell Publishers Ltd, Oxford, 1996, Part IV, pp. 139-182

3 M. Watelet et M. Lévesque, *Dictionnaire des arts de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1792, t. III, p. 492

4 Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*. Livre XXXVI, par J. André, Paris, 1981, p. 56

5 M. Dandré-Bardon, *Traité de peinture, suivi d'un essai sur la sculpture*, Paris, 1765, t. I, p. 55

6 *Ibid.*, p. 51

7 Roger De Piles, *Cours de peinture par principes*, Paris, J. Estienne, 1708, pp. 139-142

8 F. Baldinucci, *Vita del Cavaliere Gio. Lorenzo Bernini. Scultore, Archetto, e Pittore*, Firenze, 1682, pp. 67-8

9 Pierre Cureau De La Chambre, *Préface pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages du Cavalier Bernin*, s.l.n.d., p. 297

10 Alexandre Gady, « De la Morbidezza du Bernin au "sentiment de la chair" dans la sculpture française », in *Le Bernin et l'Europe*, CH. Grell et M. Stanic (éds.), Paris, 2002, p. 297

11 N.T. LePrince, *Anecdotes des Beaux-Arts ; Contenant sur ce que la Peinture, la Gravure, l'architecture, la Musique, &c. & la vie des artistes offrent de plus curieux & de plus piquants...*, Paris, 1776-80, vol II, p. 665

La genèse du *Procès d'Horace* par la Cie Acte V

Une interview de Josefa Terribilini

Mise en scène par Josefa Terribilini et Marek Chojecki

23 avril au Festival Féc
8 mai au Festival Comme

LA GENÈSE DU PROJET ?

Alors, je suivais un séminaire dans le cadre de mon Master en dramaturgie à l'Université de Lausanne. C'était un séminaire qui se centrait sur la thématique de « pourquoi rejouer les classiques aujourd'hui ». On s'intéressait à différentes pièces des auteurs du 17^e siècle et à de voir comment elles étaient mises en scène de nos jours, etc. et j'ai décidé avec mon collègue Marek Chojecki, avec qui je fais la mise en scène, de nous pencher sur une pièce d'un auteur classique mais qui n'était plus jouée aujourd'hui. On s'est intéressé à Horace parce que c'était une pièce qu'on avait lue il y a longtemps et qui nous avait marquée parce qu'il y a une histoire, un problème éthique assez important au milieu de la pièce : la mort d'un des personnages, la sœur du héros. Ensuite, le héros est absous. Enfin bref, il y avait tout ce problème-là. On a donc décidé de s'attarder sur cette pièce-là et de se demander pourquoi elle n'était plus jouée aujourd'hui. Après avoir cerné les différents problèmes, on a décidé d'inventer une mise en scène théorique qui pourrait résoudre ces problèmes-là et qui rendrait la pièce plus accessible pour un public d'aujourd'hui. Tout cela, c'était dans le cadre du séminaire et puis comme on avait initié cette mise en scène de façon théorique, on a décidé de la mettre en scène et de la faire pour de vrai.

DEPUIS QUAND TU FAIS DU THÉÂTRE ?

Moi je fais du théâtre depuis que j'ai 10 ans. J'ai suivi des cours à l'école le TJP (Théâtre des Jeunes de Pully), on faisait des grandes comédies musicales tous les deux ans et on avait des cours d'impro d'expression corporelle et diverses choses. J'ai fait cette école pendant à peu près 8-9 ans et puis après, quand je suis arrivée à l'université j'ai fait des auditions pour entrer dans des troupes de théâtre universitaire. En premier, des troupes de théâtre anglophones. C'est là que j'ai rencontré Thibault et Marek,

depuis là j'ai fait diverses pièces avec des troupes universitaires

DANS L'ADAPTATION, AVEZ-VOUS RENCONTRÉ DES DIFFICULTÉS ET AUTRES COMPLICATIONS ?

Oui ! (*rire*) déjà au niveau du texte, c'est un texte classique donc c'est très complexe. On voulait le réduire pour des questions de temps. Déjà, choisir ce que l'on garde, ce qu'on tire, est un challenge car tout fait sens. Les classiques sont construits pour que chaque chose ait une influence sur une autre. C'était donc déjà compliqué avant même de commencer le travail avec les acteurs. Une difficulté supplémentaire est qu'on a décidé de changer complètement la structure de la pièce, en prenant le dernier acte et en la fracturant. C'est-à-dire que le procès qui termine la pièce, chez nous, il ouvre la pièce. La pièce est jouée en flashback. On revient en arrière, on joue les premiers actes puis on revient au procès, etc. Cela a déjà pris du temps à « fabriquer » pour nous. Par contre, on n'a pas modifié le texte, on a gardé les alexandrins et donc ça a été la deuxième difficulté principale pour nous. Aussi, un autre challenge a été de gérer le rapport à l'alexandrin avec des acteurs pour la plupart amateurs. D'ailleurs, même pour des pros c'est difficile. Donc, l'idée était de garder une certaine tradition naturelle en gardant les douze pièces

JUSTEMENT, N'AVIEZ-VOUS PAS PEUR QUE L'ALEXANDRIN REFROIDISSE LES ARDEURS DES SPECTATEURS ?

Peut-être que moi j'étais un peu idéaliste parce que depuis que je suis petite, mes parents m'ont toujours emmenée voir des classiques en alexandrin. Donc j'étais assise dans une baignoire dedans, c'est une langue à part entière. C'est aussi ce que l'on nous a dit, que ceux qui étaient habitués aux classiques n'avaient pas trop de soucis à comprendre quoique

prend quand même un petit moment pour saisir tous les enjeux car c'est expliqué dans une langue complexe. Mais c'est vrai que les non habitués aux alexandrins ont un peu de mal à entrer dans la pièce, en tout cas, dans le premier quart d'heure. Je pense qu'on s'est lancé dedans avec Marek sans penser à ça, honnêtement (rire).

ET TOI THIBAUT *, INTERPRÉTER CE PERSONNAGE A DÛ ÊTRE COMPLIQUÉ CAR C'EST UN RÔLE DIFFICILE. AS-TU RENCONTRÉ DES DIFFICULTÉS ?

La grosse difficulté était forcément le texte, parce qu'on est amateur et qu'on n'a pas l'habitude. Même moi, en allant voir une pièce en alexandrin, en l'occurrence « La Thébaïde » de Racine, je mets quand même 10 min à m'y habituer et puis là c'était la même chose. La première fois que j'ai lu le texte, je me suis dit « p*****, comment je vais apprendre ça ». Dès qu'on est entré dedans, grâce à la rime, on peut mieux se souvenir et mieux construire. À force de le répéter ça devient un langage compréhensible mais c'est quand même dangereux car on se dit que les gens ne comprennent pas ce que l'on est en train de dire.

JOSEFA, PENSES-TU QU'IL EST DIFFICILE D'APPORTER QUELQUE CHOSE DE PERSONNEL À UN CLASSIQUE COMME CORNEILLE EN GARDANT LA COHÉRENCE DE LA PIÈCE ?

C'était assez compliqué parce qu'il fallait penser à tout. On a fait une proposition dramaturgique assez claire. Si on choisissait de présenter un personnage d'une telle manière, il fallait que ça joue avec l'ensemble de la pièce, du rapport aux autres personnages jusqu'au texte. Alors, apporter quelque chose de personnel...(elle réfléchit) oui, forcément, vu que le texte est tellement strict et connu de la part des autres gens, c'est difficile d'apporter quelque chose de nouveau et de faire voir l'histoire de manière nouvelle. Justement, le fait qu'on commence par la fin nous a beaucoup aidés dans ces sens-là. Cela nous a permis de focaliser l'attention, de montrer que notre attention était de mettre le meurtre de Camille au centre de l'intrigue et non pas le combat entre Horace et Curiace. On a réussi à mettre notre touche

personnelle par la restructuration de la pièce.

LE MOT DE LA FIN : JOSEFA, PENSES-TU QUE LES CLASSIQUES INTÉRESSENT DONC ENCORE LES GENS ?

Mais bien-sûr ! (rire) Tu as bien vu le nombre de personnes qu'il y avait dans la salle ! C'était là-dessus que portait mon séminaire de Master : les classiques qui nous paraissent si loin dans la langue, dans la structure, dans l'action qui est mise en scène. Cela intéresse toujours les gens car ce sont des histoires qui parlent de l'Homme. Les enjeux de la pièce par exemple : la politique qui se sert de drame et de guerre pour parvenir à ses fins, comment le patriarcat peut être oppressant à la fois pour les hommes et pour les femmes, comment un homme détruit par la guerre est censé se réintégrer dans la société. Tout cela nous parle, même en alexandrin.

*Thibault Hugentobler jouait Curiace dans la pièce.

@cieacte5

Retrouvez l'intégralité de l'interview de Josefa et Thibault sur notre site internet.

CIE ACTE V

Adaptation & mise en scène
Marek Chojecki
Josefa Terribilini

LE PROCÈS D'HORACE

D'après Corneille

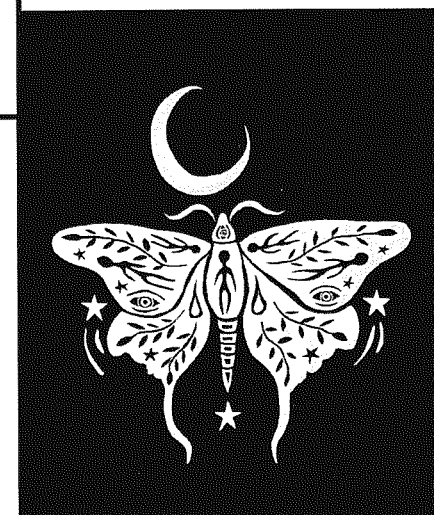
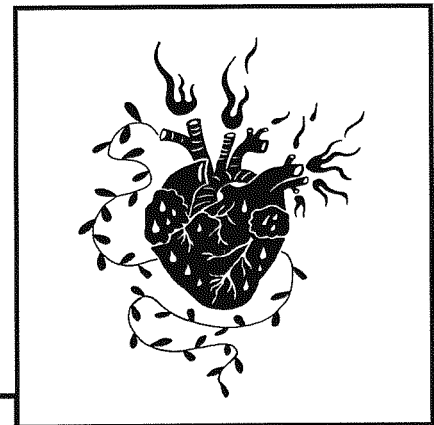
La Grange de Dorigny
23 avril 2018 à 20h
Infos et réservations:
grangededorigny.ch

La Comédie de Genève
8 mai 2018 à 20h
Infos et réservations:
festivalcommedia.ch

COMMEDIA LOTERIE ROMANDE AEL

Affiche par Anahé Marchand

Je suis en première année en Histoire de l'art, psychologie et anglais. Avant l'université, j'ai fait une formation de graphisme avec maturité à l'Ecole Cantonale d'art du Valais où j'ai pu d'autant plus développer l'illustration. L'année passée, j'ai créé un compte Instagram pour présenter mes images. J'ai un certain penchant pour des thèmes tels que l'anatomie, les végétaux et les animaux (avec une obsession particulière pour les serpents). N'hésitez pas à visiter mon compte Instagram pour de fraîches nouveautés ou à me contacter pour toutes requêtes sympathiques !



UNE PAGE BLANCHE POUR LAISSER LIBRE COURS À VOTRE IMAGINATION.
IMPRESSIONNEZ-NOUS ET TENTEZ DE GAGNER UNE PLACE DANS LE PROCHAIN
NUMÉRO...

UTILISEZ LE HASHTAG **#MONBOULEVART** OU ENVOYEZ NOUS VOTRE
CRÉATION PAR EMAIL BOULEVART@ASSO-UNIL.CH

ASSOCIATION PARTENAIRE

LE CABANON, QU'EST CE QUE C'EST ?

Pour ceux qui ne connaissent pas Le Cabanon, c'est un espace d'exposition dédié à la création contemporaine à l'Université de Lausanne, affilié à la section d'histoire de l'art. Association à but non-lucratif, son intention première est d'organiser des expositions et des événements d'art contemporain de qualité au cœur de l'Université. Le Cabanon a comme rôle d'offrir aux étudiants en histoire de l'art l'opportunité de concevoir une exposition et de se confronter à des tâches pratiques. Ces derniers sont donc invités à postuler avec des projets que le comité de l'association, également composé d'étudiants en histoire de l'art, examine. Une fois sélectionnés, ils organisent l'exposition en tant que commissaires étudiants, sous l'égide du président, du secrétaire et avec l'aide du comité. Les inscriptions pour le semestre d'automne 2018-2019 sont maintenant terminées, mais dès début octobre, le poste d'étudiant-commissaire pour l'exposition de printemps 2019 sera mis au concours, n'hésitez pas à postuler !

ACTUELLEMENT, QUE PEUT-ON Y VOIR ?

L'exposition de ce semestre, *Le plus profond, c'est la peau* est commissariée par Clarissa Fornara et présente le travail de six jeunes artistes : Lucie Cellier, Carine Chrast, Sara Faustino, Natacha Todeschini, Jessica Vercellotti et Maria Fernanda Ordoñez. Au moyen des œuvres exposées, l'exposition offre au spectateur un cadre pour interroger la relation qu'il entretient avec ce qui l'entoure et les images qu'il approche ; l'emmenant ainsi au-delà de sa première impression. Si vous ne l'avez pas encore vue, il vous reste jusqu'au 31 mai prochain de visiter l'espace du Cabanon !

ET CET É

Cette année, Le Cabanon a prévu toute une programmation estivale, dont deux expositions, deux performances et un événement hors les murs. De plus, un nouvel espace d'exposition, *The Through Pavilion* en collaboration avec le laboratoire EAST-EPFL, sera inauguré le 31 mai, en face du bâtiment Amphimax. Afin de ne pas louper aucun de nos événements, ci-dessous vous trouverez toute notre programmation de l'été, alors à très vite !

LE CABANON un espace pour l'art contemporain à l'Université de Lausanne

AGENDA

7 juin - 6 juillet

The gaze is on us : what is the situation here ? de Maëlle Gross
Exposition au Pavillon

7 juin, 18:00

Vernissage *The gaze is on us : what is the situation here ?* de Maëlle Gross
Avec la performance *This is your Captain* et le dj set de Simon Acevedo

8 juin, 23:00-05:00

Club Sandwich Feat Le Cabanon
Soirée au Romandie : Charlotte Nagel (CH), Ella Soto (CH), Garancina + Mânaa (CH)

11 juin - 6 juillet

Ghosts fever de Xénia Laffely

11 juin, 18:15

Vernissage *Ghosts fever* de Xénia Laffely
Avec la performance de Valérie Reding *DOING HER - the slur edition*

CONTACTS

Web : lecabanon-unil.ch

Facebook : Le Cabanon – espace d'art contemporain

Instagram : [le_cabanon](https://www.instagram.com/le_cabanon)